

Chroniques

## Mort d'arbres

Cécile Gagnon

---

Volume 27, numéro 6 (162), décembre 1985  
Les taupes de l'édition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Gagnon, C. (1985). Mort d'arbres. *Liberté*, 27(6), 114–116.

CÉCILE GAGNON

## Mort d'arbres

Janvier. Février.

L'hiver règne en maître sur l'Europe; pendant des semaines, le froid a maintenu son emprise, s'attaquant à toutes les verdure, rampant jusqu'aux racines habituellement préservées du gel, faisant péter les cailloux. Il a fallu se terrer, calfeutrer, s'emmitouffler dans les lainages et empiler les édredons avant d'aller dormir.

Mars.

La neige s'est abattue partout. La neige que Guerino, Ermelinda et Alessandro n'ont vue qu'à la télé. La neige... cette chose indéfinissable... ils me la racontent avec des yeux où brille encore l'éclat du souvenir.

Il a neigé en Italie en mars. Quelle anomalie!

Mais le printemps reviendra et l'air parfumé va chasser le froid. Tout recommencera comme avant. Comment peut-on, quand on sent l'odeur des bourgeons crevés, quand on entrevoit à travers la vitre sale de l'autobus les tremblements nerveux des premières feuilles, ne pas oublier les grèves, les combats politiques toujours à recommencer et tout le reste?

Dès la mi-mars l'espoir renaît. Tous les matins, fiévreusement, on interroge les branches grises et les troncs ridés.

— Le citronnier va-t-il repartir?

— Faut-il élaguer le magnolia?

Mais cette fois-ci les doux parfums, les verts ten-

dres ne suffisent pas à faire oublier les lauriers secs et les oliviers morts sur les collines. Sur les places, on lance des regards furtifs aux troncs des palmiers restés vaillants. Mais leur chevelure rousse, pendante, arrache des soupirs.

Quand avril est arrivé, il a fallu se rendre à l'évidence: les citronniers et d'autres vivants d'écorce et de feuilles avaient succombé. Le froid et le gel, déchaînés, avaient eu raison de leurs ardeurs pourtant millénaires. Même les arbustes les plus résistants: brûlés, *bruciati* comme on dit paradoxalement. Brûlés par le gel, feu sournois.

Partout, dans cette Italie du nord, au Piémont où l'on a pourtant l'habitude, en Emilie-Romagne, en Toscane, en Ligurie même, le froid a fait ses ravages. Non seulement il a fait des trous dans le paysage mais il a surtout meurtri les cœurs; car on s'attache à ses arbres, aussi bien à ceux de son jardin qu'à celui que l'on croise tous les jours au fond de la place animée. Et souvent, la compagnie des arbres remplace avantageusement celle des hommes.

Moi, j'étais là pour les beautés indispensables, pour le plaisir des amitiés retrouvées, avalant sans vergogne odeurs, couleurs et sons. Je savourais la Ligurie. Sur les sentiers escarpés de Manarola, je humais avec un monstrueux appétit les parfums sauvages. Je songeais à Sbarbaro que j'avais lu juste avant de partir.

*Scarsa lingua di terra che orla il mare...*

Tempêtes, froidure et gels, je les avais abandonnés loin derrière. Puis, au hasard des conversations, inévitablement, les mots *Québec*, *Canada* m'ont échappé. Autour de moi, les regards sont devenus durs. Une méfiance à peine perceptible s'est installée dans le discours. De jour en jour, les allusions se sont multipliées. Puis, une bonne fois, quel'un a dit:

— Vieni tu dal paese del freddo. Toi, tu viens du pays du froid...

Mon sourire s'est figé. J'ai compris.

Moi, celle qui vient du froid, j'étais responsable,

tout au moins complice de toutes ces morts d'arbres. C'était ma faute à moi si les deux palmiers de la place de la gare à La Spezia, si le seul arbre du minuscule jardin de Franca, si le merveilleux citronnier de Carla, si les eucalyptus sur la route de Sarzana, si les oliviers des collines de Florence étaient morts cet hiver. Que devrais-je faire? Partir? Demander pardon?

Je ne savais plus où me cacher. Je cherchais en vain des excuses, des explications raisonnables.

Heureusement tout s'est terminé dans une joyeuse rigolade le jour où, dans l'école où j'étais invitée, Anna Maria a eu l'idée de consulter une encyclopédie illustrée. Au mot Canada, après quelques détails géographiques plutôt vagues, un élève a lu à haute voix:

*In Canada, quando si pulisce il pavimento...  
Au Canada, quand on lave le plancher, il faut faire vite car on à peine le temps de le mouiller que l'eau gèle aussitôt.*

Après la première surprise, on s'est tous mis à rire. Subitement je me suis sentie soulagée de ma terrible culpabilité. Les autres riaient sans doute pour me féliciter d'avoir survécu si longtemps à des périls bien plus menaçants qu'un peu de neige et de froidure. Quelles prouesses avais-je dû accomplir!

On a cessé de me parler des arbres morts et j'ai pu réfléchir à loisir à ma terrible appartenance. Lourde à traîner, impossible à assumer tout entière, me rendant à la fois suspecte et intrigante. Qui me dira si on avait raison de croire que le fait de vivre dans ce pays si vide, si glacé, si contradictoire, confère aux habitants d'étranges pouvoirs liés aux mythologies nordiques? Si c'était justement le froid qui me faisait vivre, aimer, penser?

Depuis ce jour, je n'ai pas cessé de me le demander. Et quand même, chaque fois que j'entreprends de laver le plancher de la cuisine, je ne peux m'empêcher de rire. Rire inquiet de celle qui vient du froid.

28 juin 1985.